

Montrer son journal

Les cahiers d'Herminie Brongniart*

Le 5 novembre 1824, Herminie Brongniart fête ses 21 ans. C'est une demoiselle heureuse : on le devine en lisant les cinq cahiers retrouvés de son journal (mai 1824 à janvier 1825). Elle vit à Sèvres, où son père dirige la Manufacture de porcelaine, et parfois à Cantiers, dans la propriété familiale près de Gisors. Une famille unie (ses parents s'entendent à merveille, elle a un frère aîné qu'elle admire, une petite sœur affectueuse) et étendue (grands-parents, oncles et tantes, cousins de tous les côtés), une large sociabilité (familles amies, collègues et disciples de son père, qui est un grand savant, invitations, visites, dîners), des arts d'agrément pour s'occuper (couture, dessin, lecture) – donc une vie protégée et équilibrée dont Herminie souhaite qu'elle dure le plus longtemps possible : elle n'est pas du tout pressée de se marier ! Elle a des goûts à la mode (Walter Scott, même s'il est parfois un peu ennuyeux) mais pas révolutionnaires (elle ne donne pas cher de la carrière d'un certain Victor Hugo, trop extravagant). Elle fait la quête à la messe, s'intéresse à l'actualité et tient un journal.

Pourquoi un journal ? Ce n'est pas pour se plaindre, s'épancher ou s'interroger : au fond, tout va bien. Elle peut se confier à sa mère, adore son père, a des amies auxquelles elle écrit entre leurs visites. Elle tient un journal comme sa maman l'a fait jadis, comme le font sa petite sœur et ses deux meilleures amies, Elisa et Caroline, comme le font aussi des jeunes gens de son entourage, par exemple ce Victor Audouin dont elle ne sait pas encore qu'il épousera sa sœur. Tout le monde tient un journal, même son papa, parti en voyage dans les pays nordiques, qui envoie par courrier le « journal » de son aventure. Car lettre et journal cousinent. La lettre distille le feuilleton de la vie quotidienne, et l'on ouvre de temps en temps son journal aux amis, pour leur confier son cœur... ou leur montrer son talent. Légèrement en retrait, le journal participe à une « sociabilité » de l'intime.

Dans le cours paisible du journal d'Herminie, une série de petites scènes d'échange ou de dialogue viennent ouvrir une discussion sur ce que doit être un journal. Jamais elle n'entame d'elle-même une réflexion sur ce thème. Son seul « métadiscours » spontané est celui qui rythme, commente, excuse, ses manquements à ce qu'elle continue à considérer comme une règle d'or : la régularité. Elle est parfois si « arriérée », c'est-à-dire en retard, dans son journal qu'elle expédie certaines journées d'un mot ou les saute à pieds joints pour se « mettre au courant », en s'excusant gentiment auprès de la postérité. Quand ses lettres, qu'elle classe et numérote, s'ajoutent au journal arriéré, son « écritoire » ne chôme pas : elle en a la main toute fatiguée ! La réflexion est toujours provoquée par un micro-événement. Solitaire parfois : une fleur cueillie qu'elle place dans son journal lui est occasion de rappeler sa fonction mémorielle. Mais le plus souvent, le déclic vient d'autrui : quelqu'un lui a communiqué son journal. Voici donc un parcours de citations où se trouve ébauché, dans la pratique, un petit « traité du journal » : comment le tenir, comment le montrer, à qui et pourquoi.

En famille

C'est maman qui prend l'initiative. D'ailleurs c'est elle, sans doute, qui a mis ses filles au journal : elle s'en était elle-même si bien trouvée – grâce à sa propre mère, puisque

* Journal inédit, conservé dans la famille. Voir « Et le cahier ? Journaux en famille : les Coquebert de Montbret », *Lalies*, n° 28, 2008, p. 189-203.

Charlotte Coquebert de Montbret, née Hazon, lui avait, en tenant son journal d'éducation jusqu'à ses dix-sept ans, donné l'idée de prendre le relais ! On se perd un peu dans cette généalogie des journaux – mais il a bien dû y avoir un commencement. Si Charlotte a tenu un journal de sa fille Cécile (maman de notre Herminie), il ne semble pas qu'elle ait tenu elle-même, jeune fille, un journal. L'idée de ce journal d'éducation lui était venue de son mari, qui avait commencé pour leur fils aîné Ernest, mais avait vite abandonné... Chez les Coquebert, c'est dans les années 1780 qu'on s'est mis à tenir journal...

Le 26 mai 1824, Maman prend donc l'initiative : « *Maman nous lut le soir quelques parties de son journal ; elle l'a commencé dans un moment bien intéressant pour elle et qui lui offrait beaucoup de choses à dire* ». On est frappé par une double discrétion. Celle de maman, d'abord. Pas question de communiquer son cahier entier à ses filles, pour une lecture libre : ce sont des extraits, choisis par elle, qu'elle leur lit à haute voix. Elle ajoute sans doute quelques commentaires à cette histoire exemplaire, destinée à les préparer à un mariage qui unisse amour et convenances. Discrétion d'Herminie ensuite : on ne saurait être plus vague et allusive ! Elle laisse deviner qu'il s'agit d'amour, mais motus et bouche cousue, nous n'en saurons pas plus : le journal de la fille ne trahira point les secrets de celui de sa mère.

Maman lit à ses deux filles, Herminie (21 ans) et Mathilde (16 ans), réunies. Dix jours plus tard, le 7 juin, renversement des rôles : les filles lisent leurs journaux à leur mère ! Le protocole est le même : extraits choisis, lecture à haute voix. Voici cette scène charmante :

La journée s'est passée en travail d'aiguille, lecture et dessin. J'ai dans ce moment un peu de refroidissement pour mon dessin ; je ne m'en effraie pas, parce que je suis bien sûre que mon zèle reviendra. Cela tient peut-être à ce que je fais un dessin qui m'ennuie un peu. Après le dîner nous avons lu à Maman quelques endroits de nos journaux (*sic*) ; j'en ai lu un dans celui de Mathilde qu'elle ne voulait pas me laisser lire et qui est bien aimable et bien tendre pour moi ; il me prouve bien combien elle m'aime et me fait regretter qu'elle ne soit pas plus démonstrative. J'aurais bien du plaisir à lui entendre me dire que je lui suis chère. Au reste je suis un peu comme cela, je ne suis pas très démonstrative.

Rien n'est dit du choix fait, ni de la réaction de la mère. En revanche, la lecture étant « publique », chaque sœur est amenée à connaître un petit bout du journal de l'autre, et du coup voilà Herminie, indiscrète, qui plonge directement « dans » un endroit du journal de sa sœur, pour lire de ses yeux un passage la concernant. Elle découvre qu'il y a une pudeur des bons sentiments, et que sa sœur l'aime plus qu'elle ne le lui dit. Ce qui l'amène à un petit bout d'introspection qui ne va pas jusqu'à son terme, « je suis un peu comme cela » : on pourrait dire même « beaucoup », puisque dans les cinq cahiers qui nous sont parvenus, nous ne trouvons d'elle aucune déclaration tendre concernant Mathilde – sans doute parce que son amour pour elle va de soi.

Entre amies

Entre amies, on va en visite les unes chez les autres et, séparées, on s'écrit des lettres : « *Le soir j'ai écrit à Elisa et Agathe à laquelle j'ai envoyé mon journal* » (21 mai 1824). « Journal » signifie ici simplement « récit d'occupations journalières ». Mais entre amies, on est surtout curieuses de savoir comment l'autre parle de vous dans son journal : et cette curiosité, anticipée, bride peut-être parfois la liberté d'expression. En tout cas une vraie amie, c'est quelqu'un qui vous montre son journal, comme on vous ouvre son cœur. On peut le lui demander. Deux fois, Herminie le fait (mais ses amies, elles, n'usent pas d'un droit de retour). Avec Elisa, le 28 juillet, tout se passe on ne peut mieux :

Ayant prié Elisa de nous montrer quelques parties de son journal où il est question de nous, elle y consentit et nous montâmes dans sa chambre. Elle en lut donc quelques passages où elle dit beaucoup de choses aimables de nous et particulièrement de moi avec laquelle est plus liée. Maman étant arrivée, il fallut nous séparer.

« Nous », ce sont les deux sœurs, qui enquêtent ensemble. À noter qu'Elisa ne leur donne pas libre accès à son journal : elle leur lit des passages choisis. On verra plus loin qu'elle a un style fleuri. Tout se passe donc bien. Avec Caroline, le 10 juin, on a été plus près de la réalité, dans une expérience de communication plus riche. Et cela pour deux raisons : Caroline confie son journal à Herminie seule, mais surtout elle lui prête le journal à lire, intégralement. Herminie y découvre une image d'elle-même qui la dérange, et les deux amies vont devoir s'expliquer.

Caroline est venue jaser avec nous ce matin avant que nous nous levions. Nous avons beaucoup causé de Villiers et du bonheur qu'elle a d'y être. Elle aime beaucoup cette propriété et la famille Brochant est tant aimée dans ce pays qu'il n'est pas étonnant qu'elle s'y plaise. Nous sommes bien contents de l'idée d'y aller passer quelques jours. Nous sommes montées un instant au bois avant déjeuner. Caroline m'a prêté son journal à lire ; il est très bien fait ; j'ai été chagrinée d'un endroit de ce journal où elle paraît douter de la durée de mon amitié : cela m'a fait beaucoup de peine. J'ai peut-être l'air un peu légère, mais les personnes qui me connaissent comme Caroline devraient savoir que quand je connais assez pour accorder mon amitié entière, comme je l'ai fait pour elle, c'est pour la vie. Je ne lui ai pas caché la peine que cela m'a fait. Elle m'a écrit quelques lignes très aimables auxquelles je lui ai répondu et une grande partie de la journée s'est passée ainsi en conversations écrites et parlées.

Quel modèle pour le journal ?

Lire le journal de ses amies, c'est aussi une occasion d'évaluer le sien, et de réfléchir à ce que doit être un journal. On est tout étonné de découvrir que les autres ne font pas comme vous. Que voulait faire Herminie, en tenant un journal ? Peut-être le déclarait-elle au début, mais le premier cahier que nous possédons n'est visiblement pas le début. Nous la voyons tenir un journal d'occupations très précis, rédigé agréablement, où elle manifeste avec modération ses goûts et ses jugements sur les personnes. Rares sont les moments de méditation ou de réflexion. On apprécie la simplicité de son style, on constate sa parfaite adaptation à la condition qui est la sienne. Les journaux de ses deux amies, Elisa et Caroline vont la surprendre. Sa première réaction face au journal d'Elisa est d'être épatée : elle écrit si bien ! Le 31 mai, Herminie admire la description « superbe » qu'Elisa a faite de la maison de bonne-maman : ce qui prouve qu'Elisa a dû faire une lecture publique de son morceau de bravoure. Mais le lendemain, à la réflexion, elle se demande si tout cela n'est pas bien pompeux et si son amie ne s'écoute pas écrire, si je puis dire :

Elisa a passé une grande partie de la journée à écrire dans le jardin tandis que Valérie et moi nous travaillions dans le salon. Ma bonne-maman et ma tante Claire sont venues ; nous allâmes ensuite retrouver Elisa dans le jardin où elle écrivait son journal. Elle nous en [a] lu quelques passages ; il est fort bien écrit, mais je trouve que cherchant et se plaisant à faire de jolies descriptions, elle ne s'attache pas assez à décrire avec vérité les lieux qu'elle a vus et les *embellit* parfois afin d'*embellir* ses phrases.

Cette lecture confirme Herminie dans son choix de la simplicité et de l'exactitude. Son journal ne comporte aucune « tartine », aucun désir d'effet, elle est d'une grande honnêteté. Aurait-elle pu donner ce paragraphe à lire à Elisa ? Ne l'aurait-elle pas vexée ? Pour garder sa liberté d'expression, il lui faut rester... inédite. Le problème ne se serait pas posé avec Caroline, pour laquelle elle a une grande admiration. Il apparaît, dans le passage qu'on va lire,

que Caroline lui donne, elle, libre accès à son journal, sans façon ni restriction. Herminie est écrasée par ce journal d'examen de conscience et de vie spirituelle, performance dont elle se sent incapable. À la différence de ce qui s'est passé avec Elisa, elle ne soupçonne chez Caroline aucun décalage entre l'expression et la réalité, et elle procède tout de suite à une comparaison, à son désavantage, de leurs deux vies spirituelles :

Après cette petite revue des beautés du parc, nous revînmes nous asseoir dans une salle de verdure où nous avons déposé nos journaux dans l'intention de les écrire ; mais Caroline m'ayant prêté le sien que je n'avais pas lu depuis longtemps, je me mis à le lire. Il est très bien fait et dans un esprit de piété qui le rend bien intéressant et prouve les efforts continuels qu'elle fait pour parvenir à la perfection et en obtenir la récompense éternelle. Qu'elle est vertueuse auprès de moi ! Ô mon Dieu, toujours votre pensée l'occupe, toujours la vue des récompenses éternelles enflamme ses désirs. Et moi, combien rarement hélas cette pensée se présente à mon esprit ! Combien de choses à faire pour parvenir au bonheur éternel et combien peu je fais pourtant d'efforts pour me corriger de mes défauts, pour acquérir les vertus qui me manquent et qui pourtant sont en si grand nombre. Je voudrais les avoir et ne voudrais me donner aucune peine. Que voilà bien mon caractère peu courageux et pourtant quel bonheur récompensera les efforts que j'aurai le courage de faire ! Si cette pensée m'occupait plus souvent, si je l'avais toujours devant les yeux, je ne serais pas aussi tiède, aussi lâche que je le suis.

Aussi loin de l'effet littéraire que de l'élan religieux, la chronique quotidienne d'Herminie nous semble aujourd'hui avoir au moins le mérite d'une certaine transparence, du bon sens, et d'une agréable attention au réel. Ces qualités vont apparaître dans les deux discussions qui suivent, qui portent toutes deux sur des problèmes de déontologie.

Faut-il noter les conversations ?

Il y a, dans les passages qu'on va lire, deux choses amusantes. La première, c'est que cette conversation sur le problème de savoir s'il est bien de noter dans un journal les conversations, est bien sûr notée dans le journal d'Herminie ! Et comme son interlocuteur, qui plaide contre la notation, est lui-même un diariste dont le journal a été conservé¹, il serait intéressant d'aller vérifier si, à la même date, il a été fidèle à sa thèse, ou s'il a cédé, lui aussi, au péché mignon de noter ! La seconde chose amusante, mais Herminie ne pouvait le savoir, c'est que la conversation qui est l'objet initial du débat porte sur les perspectives de mariage de Victor Audouin, qui plus tard épousera Mathilde, la petite sœur d'Herminie ! Un des amusements qu'on a d'ailleurs tout au long du journal d'Herminie, c'est de la voir parler en termes assez critiques de deux jeunes gens dont l'un deviendra son beau-frère (Victor) et l'autre... son mari (Jean-Baptiste Dumas). Pour nous, aujourd'hui, un dernier amusement sera de penser qu'une discussion analogue à celle de Victor et Herminie a ressurgi à propos des conversations électroniques, qui fixent des échanges qui seraient plutôt voués à disparaître.

La partie entre Victor et Herminie s'est jouée en deux manches. Voici la première, le dimanche 8 août 1824 :

On se mit ensuite à parler des personnes qui étaient chez Mme Odier et nommément Mlle Fouras auprès de laquelle il était à dîner et qu'il ne pouvait digérer. On lui demanda, si on lui disait qu'il fallait épouser soit cette demoiselle, soit Mlle Vin*** ou être pendu, ce qu'il choisirait : « Etre pendu, dit-il, car me mariant je voudrais pouvoir aimer ma femme plus

¹ Seules les années 1817 et 1818 ont été publiées : *Journal d'un jeune étudiant en médecine et en sciences à Paris sous la Restauration, 1817-1818*, Introduction et notes par Jean Théodoridès, 1959.

qu'aucune autre personne et je sens que je ne pourrais vaincre la répugnance que me présentent ces deux personnes ; j'aimerais donc mieux la mort que de ne pas me conduire selon mes devoirs ». Je trouvai cette manière de penser fort belle ; on parla de mariage tout le reste de la soirée. Je dis que j'aurais de la peine à me décider à épouser un veuf par la crainte de la comparaison avec son ancienne femme et que si je m'y décidais, je voudrais qu'il eût des enfants *en bas âge*. M. Audouin partit à 10 h ; je crois qu'il avait un peu cru ce que Maman lui dit que Mme (...) l'avait priée de le sonder pour voir s'il voudrait épouser Mlle Vin*** qui était éprise de lui. « Au fait, répondit-il après un moment de réflexion, je ne suis pas obligé de l'aimer, si elle m'aime ». Cette exclamation nous fit beaucoup rire, ainsi que toute cette plaisanterie. M. Audouin partit craignant de ne pas trouver de voiture, mais, dit-il « cette conversation m'occupera durant la route ». Je dis dans la conversation que j'écrivais mon journal ; « Et écrivez-vous les diverses conversations – Quelquefois, dis-je – Ah !, reprit-il, je suis bien aise de savoir cela : je ferai dorénavant plus attention à ce que je dirai ». Il n'y aura pas quelquefois de mal, pensai-je. Il paraissait désirer que je lui montrasse le journal de mon voyage de Gisors ; il me demanda aussi si je parlais quelquefois de lui : « Très *souvent*, lui dis-je ». Cela éveilla sa curiosité encore plus.

Seconde manche le dimanche suivant, 15 août, où Victor s'est quasiment invité à dîner chez les Brongniart. Herminie est en verve, elle raconte en grand détail... la conversation, qui porte d'abord sur les femmes et leurs prétentions. Puis le sujet de la semaine précédente revient sur le tapis !

On parla de nouveau des journaux ; il me dit qu'il croyait que c'était un tort d'écrire les conversations, parce qu'un mot échappé à quelqu'un sans l'avoir bien pesé et qui eût été oublié par la personne à laquelle il était adressé si elle ne l'avait écrit, l'entretenait par là dans le mauvais jugement qu'elle en avait porté, l'empêchant de revenir sur son compte si l'occasion s'en présentait et empêchant de juger ensuite les autres choses qui arrivaient avec impartialité. Ensuite, m'ayant dit qu'il écrivait son journal et lui ayant fait remarquer qu'il faisait de même, il me dit qu'il ne m'avait présenté cette manière de penser que comme une épreuve. Il n'a, me dit-il, interrompu son journal que durant le plus long espace d'un mois, au moment de grand découragement ! un mois ! Il me répéta qu'il ferait à présent attention à ce qu'il dirait. « Vous avez peur, lui dis-je ; il n'y a pas de mal ».

Peut-on ouvrir les lettres de son conjoint ?

Son amie Cécile s'est mariée, et c'est un bon mariage, avec pleine confiance entre les époux. Mais du coup, Herminie, elle, s'interroge sur la confiance qu'elle doit conserver à son amie, et si une femme mariée peut rester une amie discrète (28 septembre 1824). Peut-être Herminie ne fait-elle pas des descriptions « superbes » comme Elisa et n'est-elle pas aussi édifiante que Caroline, mais ce qu'elle dit montre du jugement et de la délicatesse. Nous sommes avec elle en bonne compagnie.

Je donnai le bras à Cécile et nous allâmes en avant ; elle me dit que sa belle-mère la traitait avec une grande bonté, qu'elle était à merveille avec ses beaux-frères et ses belles-sœurs et qu'elle découvrait chaque jour en son mari des qualités nouvelles, qu'il avait une franchise et une confiance en elle qui la rendaient bien heureuse, qu'il lui ordonnait en son absence de décacheter toutes ses lettres. Je ne sais si elle en fait de même de son côté. Je sais bien que si jamais je me marie, ce ne sera pas dans mon goût de laisser voir à mon mari toutes mes lettres. Non, pour moi, j'espère qu'avec la grâce de Dieu je n'aurai jamais rien à cacher dans ma conduite, mais pour mes amies elles peuvent avoir une confiance en moi qu'elles ne désirent pas déposer en un autre et alors c'est un moyen d'éloigner de soi ses amies. Malgré cela je ne critique nullement cette conduite et la trouve même un mouvement très naturel.

*